

LE LIVRE DE L'AMOUR

I

Jadis, comme un enfant qui n'ose pas chanter fort parce qu'il devra se taire en entrant dans la chambre fermée, je n'avais point de courage, et tel un malade qui sachant sa mort prochaine ne descend même plus au jardin, une obscure paresse mêlée d'épouvante m'endormait derrière les volets toujours clos. Ah misère ! les terrasses amarrées dans le soleil levant, les femmes dont le manteau violet se cassait contre les balustres ! les fêtes, les jeux ! les villes qui sans cesse, comme pour saluer un Empereur nouveau, à chaque nouveau couple d'amants plantaient des oriflammes dans le pavé rouge, et ce peuple immense qui montait les avenues avec le plein jour dans la face, et les barques jusqu'au soir se balançant sous les hauts ponts en escalier ! Mais derrière la plus pure folie j'aurais craint une catastrophe — l'eau soulevée contre les maisons, ou le feu comme un bûcheron grimpant d'arbre en arbre, — et les fleurs elles-mêmes, trop fragiles sur leur tige, me semblaient provoquer ingénument le souffle terrible qui les déracinerait ! C'étaient de longs jours sans confiance. Le matin, je n'ouvrais pas la fenêtre, sûr de trouver dans la campagne un brouillard vieux et sale ; la nuit, quand je me croyais plus fort, soudain le clair de lune tombait dans ma chambre, et mon ardeur alors se déprenait d'elle-même, comme le soldat qui, le voyant resplendir sur les bivouacs, brusquement, le cœur chaviré, se lève et devient déserteur.

Et maintenant, voici que l'allégresse est en moi tout entière ! Oh, il y a maintenant des choses qui me font rire ! je me lèverai, je rirai des yeux du chat qui s'ouvrent comme des bourgeons ; j'écarterais des deux mains les rideaux, je rirai du soleil quand il entrera chez moi comme on pousse le poing jusqu'au fond d'un coffre plein d'or. Je veux danser comme un roi nègre. Venez ! entre les buissons de phlox et les hémérocailles, nous bondirons par-dessus les allées qui sont des grèves de chaleur ; puis quand viendra midi, dans le repos du vent et de l'ombre, dans le gouffre d'immobilité comme au centre d'un tourbillon, lorsque parmi tout le silence seul notre cœur bougera, plongé dans le sang comme un homme nu au milieu d'un fleuve, nous nous arrêterons, nous regarderons vers la barrière... regardez-la, la voici ! son visage luit derrière les feuilles comme une prune mûre ; elle va pousser la porte, mais d'abord elle glisse une main entre les lattes pour cueillir le plus beau dahlia.

II

Viens, comme la plus petite des servantes, qui rentre du marché la dernière, lorsqu'on a presque fini de manger, et qui pose sur la table un bouquet de fleurs fraîches. N'aie pas peur ; tu seras celle que l'on n'espérait plus, mais qu'on eût cherchée le lendemain au réveil ; tu seras l'hirondelle qui se glisse par la porte entr'ouverte, et l'on se réjouit alors de n'avoir pas fermé la porte. Viens donc, puisque tout le monde attendait dans le village et que la grâce t'a conduite à qui n'osait plus attendre, comme une graine de pin que le dernier souffle

du jour pousse dans un pré désert. Ici, ta mission sera d'être douce, de sourire en passant dans la cuisine pour que ton rire sur les cuivres se reflète, de chanter, et de me laisser le soir dormir contre toi, confiant dans un inextinguible amour, les battements de nos deux cœurs épousés de poitrine à poitrine. Ah, vois-tu, il faut ! il faut que tu me donnes la tranquillité ! la paix, la certitude et le silence ! l'ombre ! il faut que tu sois le chemin creux où j'errais encore l'année dernière en m'efforçant d'être heureux ! O tard-venue, c'est ton devoir, si tu m'aimes ; c'est ta dette, et tu ne peux la refuser. Ma douce prisonnière ! approche-toi ; ne dis pas non ; mais goûte déjà dans ton acceptation le pressentiment d'une joie plus pure, alors que, me voyant un matin sommeiller sans mauvais rêves, tu te connaîtras délivrée de ta tâche, comme l'arbre qui ayant rendu à la terre toutes ses feuilles dresse plus haut ses branches rouges dans la solitude du ciel d'octobre.

III

Comme le fermier qui a fait un bon marché dit en rentrant à la servante : " Monte un litre de cidre, car la journée n'a pas été mauvaise, " moi aussi je suis content ce soir. Ah ! vous rappelez-vous encore que l'aube fut d'une lourde tristesse, que le vent toute la matinée rabattit la fumée sur les toits, mais qu'à midi dans les nuages des coins d'azur se montrèrent, tels qu'on voit le ciel à travers les branches ? C'est alors que comme hier je l'ai rencontrée, et je lui dis : « Regardez-moi. Regardez-moi, enfant. Je ne suis déjà plus jeune ; si mes paumes ne sont pas calleuses ni mes épaules déformées,

c'est que je n'ai pas conduit la charrue, mais le travail que j'ai dû faire était bien fatigant aussi. Pourtant, tel que je suis, prenez-moi ; voici mes yeux qui en se levant sur vous se reposeront des livres ; voici mes mains ; voici mon corps d'homme qui a fini d'être robuste, qui joyeusement, si vous le voulez, se donne à votre faible corps, comme un lys à demi fané qui se réjouit enfin d'avoir trouvé une abeille.

— Mais moi, demanda-t-elle, que vous donnerai-je en échange. ? car on dit dans mon pays qu'il faut toujours répondre même aux cadeaux d'amour. » Et elle me regarda lentement, puis je la vis pleurer. O mes amis ! de tout le prix de moi-même j'ai acheté ces larmes, quelques larmes rieuses et claires qui n'osaient qu'à peine se montrer. Maintenant, paix, paix et silence ! joie profonde qui remplit le cœur comme l'odeur du pain chaud remplit la maison ! Laissez-moi : voici que le ciel purifié remonte vers les étoiles, et les amants qui se sont acceptés dans les larmes vont connaître leur bonheur en entendant le coucou chanter.

IV

Elle rit parfois et s'abandonne, et marche à petits pas d'enfant comme si l'air, pareil à une mère penchée sur sa fille, la prenait sous les bras pour la conduire ; d'autres jours elle se révolte, les plus beaux jours de Juin, or vierge et feu qui boule ! Légère, toujours dansante, elle pèse pourtant à mon cœur, elle l'emplit jusqu'à éclater, elle est comme le trésor dans la cave et la maison n'a été construite que pour la garder.

Elle dit : « Je t'aime trop, je voudrais me cacher le visage. » Elle parle des portraits de morts que chez elle on retourne contre la muraille, parce que de penser toujours à eux on ne pourrait plus travailler. Elle pousse la porte du jardin qui donne sur la route royale, et s'arrête. Elle est pâle comme la chaleur. Telle qu'une lionne endormie qui bâille aux premiers coups de fouet du dompteur, la paresse de la sieste s'étire encore en elle. Cependant l'Amour, dans l'unique rue pleine d'une odeur de confiture, sent la prune recuite et les guêpes volant autour du chaudron ; l'air brûlant lui colle au visage comme un masque ; il marche lentement, et ses regards pèsent sur les fleurs comme le papillon laineux au bord du volubilis.

C'est l'heure lourde. Le sang remplit le corps entier, noyant tout rêve et toute pensée dans sa mare bourdonnante. Que veux-tu faire ? Va, rentre et dors ; peut-être qu'à ton réveil le soir sera venu, le long crépuscule pur et sain, la grande clairière fraîche comme une église...

VI

Son nom est comme un nom d'église ; il suffit de le prononcer pour entrer dans un autre monde.

VII

Peut-être que la rue est pleine de jurons, de cris comme un sarment qui craque. Mais je sais maintenant des paroles plus douces que le raisin fané qu'on retrouve à Noël pendu contre les solives ; je sais aussi des mots très simples, dont on ne croyait pas le souvenir possible

au coin des lèvres gercées, et qui chantent comme un vase dans le cœur de ses fêlures.

Peut-être que le soleil brûle à pic sur les fontaines. Mais j'ai pour moi une chambre close ; l'ombre y est si mouillée qu'elle baigne dans la fraîcheur, si profonde qu'on ne peut pas lire au cadran de la pendule et que le temps n'existe plus.

Peut-être... Mais nous resterons tout le jour dans ce silence et cette paix, comme les abeilles qui se reposent dans la chaleur croissante de la ruche, dans l'ascension du miel ; et quand enfin, pensant le soir venu, nous lèverons le store, ce sera pour voir les étoiles au bord de leur terrasse dire à la lune Ave.

VIII

Salut et bénédiction. Délicate comme l'œillet blanc, folle comme ce reflet d'eau qui danse au milieu du mur, et sacrée ! Que n'es-tu pas ? Tu es le grain d'encens venu d'Asie pour embaumer une église de campagne ; tu es ardente et pure ; tes yeux sont doux comme les fontaines qui n'ont jamais vu le soleil ; ton corps entier chante la violence avec mesure, et tes longs gestes d'abandon, comme une phrase prisonnière de la musique, restent toujours enclos dans les plus suaves courbes de la ferveur. Ainsi chaque jour désormais t'apportera le plus tendre des Ave, car tu es belle. Salut, puisque tu es belle. Mais ne t'y trompe point. Ce n'est pas, pour te reconnaître et t'adorer, une parole savamment étudiée ni le chant de la frémissante octave ; et peut-être que saluée par le monde entier tu ne t'en apercevrais pas. Comme il

est, derrière le mouvement des lèvres, une voix plus profonde, voici, mieux que les mots choisis, le plus émouvant hommage : l'entente de la terre et du ciel pour que, nulle part étrangère, tu sois partout comme le lierre uni à la muraille, comme l'étoile dans les feuilles, sans qui le pommier fleuri ne séduirait pas mon cœur ! Privilège ! Les paysannes te parlent, celles qui pourtant restaient des journées sans rien dire, et elles te confient leur enfant pendant qu'elles sont assises au rouet ; les jardiniers t'aiment comme ces fleurs étranges dont une seule donne au parfum des autres un sens plus admirable ; quand tu passes, il semble que tu sois là depuis toujours ; tu répètes ce qu'on a dit, et ce n'est plus la même chose ; tu es dans le tapis bariolé le brin de laine inséré par la déesse, si nécessaire que les hommes ne le voient pas. Lève-toi ; ouvrons la fenêtre aux bourres de chardons qui volent.

IX

Nous avons traversé toute une partie de la plaine, sureaux aux croisements des chemins, voitures dételées près des calvaires ; les nuages s'étant enfuis, l'espace sans oiseaux s'unissait à la terre sans bornes dans le plus éternel silence et la plus calme des ardeurs, terre et ciel où les dernières ondées roulaient comme de gros navires. Puis tout de suite ce fut le soir ; creusé d'une insatiable brûlure, l'air devint tout blanc ; et nous arrivâmes au fleuve. Fête de nos yeux ! l'eau était si belle que les musiques à la dérive, nombreuses pourtant dans cette fin de moisson, ne pouvaient l'embellir ; on apercevait sur l'herbe des écharpes, toutes petites d'être

mouillées ; les pins de l'autre bord coulaient une ombre noire. Et bientôt les rives s'écartant, nulle barque ne chantait plus ni même ne s'aventurait, le fleuve devenait un miroir, — miroir où rien ne se reflète, pas un mur, pas un arbre, car la plaine en arrière s'étend à l'infini.

C'est alors que me levant je m'écriai : Amour ! — Ce fut un mot arraché de mes lèvres, tout bas, tout fort, un ravissement presque impossible mêlé d'une obscure résistance ; et elle, qui m'entendit, était aussi près de crier, comme le passant ivre des clameurs de la foule qui se mêle aux soldats et hurle sans savoir quoi...

X

Il a plu avant l'aube ; voici le petit jour, et seule une bruine pâle tombe encore du ciel presque pur. Larmes qui bientôt s'apaiseront, suave tristesse qui promet de longues heures sereines ! Cependant elle dort, et elle sourit. Elle rôde dans des salles souterraines où l'or amoncelé palpite sous des lueurs de vitraux ; puis elle sort, et le jardin désert lui envoie mille pages aventureux, mille chevaliers qui pour la contraindre à une réponse l'entourent de leurs épées plantées en terre ; mais elle s'esquive d'un bond, car sur les tilleuls, comme un nuage d'encens qui élargit le feu des cierges, une avalanche de violettes se vient doucement poser. Ainsi, enfant, son sourire a captivé le sommeil même ! Petite sœur de la Lune, que sa tendre gaîté précède partout comme un ordre, ouvrant devant elle et refermant sur ses pas un monde délicieux et docile où toutes choses lui obéissent ! Heureuse, heureuse pendant qu'elle dort ! Combien plus heureuse pourtant, lorsqu'à son réveil

l'odeur des lys pour la recevoir s'avancera jusqu'à la fenêtre, que le soleil brillera dans la pluie comme une palme, et que la pensée de l'amour, comme une gorgée d'eau froide, entrera dans son âme tout d'un trait.

XI

Dans la cour, auprès du puits, un seau plein d'eau rêve au soleil qui tourne ; déjà la lumière l'a quitté ; l'eau tiède a la couleur de la noisette, et une feuille de laurier s'y pose, verte et poudreuse comme la gloire sur une tête d'enfant. Personne ne travaille plus. Une plume de pigeon, qui attendait au bord de la toiture, monte lentement, portée par une subtile haleine que ne peuvent sentir les hommes. Puis la cour s'emplit d'ombre bleue, et il y a, autour de la margelle pensive, une si pure, une si tremblante, une si mélancolique gravité, qu'on a la gorge lourde de larmes et de bonheur

XII

A cause de tes calmes genoux qui dérangent lentement les roses ;

à cause de tes tristesses, dont les moindres sont toujours comme pour le deuil d'un frère, et de tes joies brûlantes, pareilles à un jour d'été dans le lourd vent du sud.

A cause des regrets obscurs qui ne cessent pas de rôder dans tes yeux ;

à cause des désirs qui te montent au cœur et que tu ne sens pas même, comme le voyageur qui ne sent pas le soleil derrière lui avant d'en être fatigué ;

et à cause de cet exilé que nous vîmes jadis à Florence, qui tous les soirs, les bras croisés sur son manteau jaune, regardait derrière la ville le coucher du soleil.

A cause de tes gestes paisibles et de ton âme qui ne l'est pas ;

à cause de cette indiscrete passion dans une voix si douce ;

et à cause d'un corps si suave qui a purifié l'amour.

XIII

On croyait encore à l'été, et c'est l'automne. Une insinuante douceur s'est glissée le long des jours. Le ciel n'a plus la dureté du feu, ni la route ne danse à l'horizon entre deux toits de tuiles. Tout est calme. Un corbeau va d'éteule en éteule ; un maillet cogne au bout de la vigne, dans la hutte où sont les tonneaux ; entre les mottes du guéret frais, la harpe des fils de Vierge joue une mélodie d'éternelles fiançailles ; et c'est l'époque où la jeune veuve, laissant éparpillées sur la table les lettres qu'elle relisait, va mettre des baisers de miel dans le cœur des roses-trémières.

Quelle discrétion dans l'enchantement, quel reposant bonheur ! Comme l'azur du ciel est touchant, avec l'insensible dégradation qui l'amène, derrière les arbres, à la couleur même de leurs feuilles ! comme la lumière est généreuse de se poser partout avec une égale tendresse et, quand son éclat se retire, de laisser après elle ce long rayonnement pur et tiède qui, vivant sous la nuit jusqu'à la prochaine aurore, en est comme

l'immortelle substance et la chaleureuse nudité ! — Ah, n'est-ce pas trop beau ? n'est-ce pas trop paisible et trop riche ? N'est-il point de honte à venir se réfugier là, à demander la bénédiction et asile, quand on n'apporte nul grand exploit à faire pardonner, ni gloire à dépouiller ni souffrance à endormir ? Certes, je sais alors deux choses que j'envierais : le tourment du héros qui ayant achevé son œuvre en est devenu l'esclave et se sent tiré par elle, ou le paysan qui travaille du matin au soir et se repose le septième jour parce que c'est dimanche... Mais la splendeur secrète de l'Automne n'admet ni rébellion ni scrupule : comme la procession qui arrête la foule dans les avenues, elle passe ! Voici les calmes vendanges couronnant la plaine, le charretier qui debout dans la voiture laisse de temps en temps retomber les rênes pour souffler sur ses mains rouges la piquûre du brouillard, les basses grappes posées entre deux mottes, la fille qui contre son sabot nettoie une serpe terreuse. Sécurité, silence ! On n'entend pas un bruit. Ah, les chansons fades qui nous berçaient de voyelles longuement traînées, elles ont dû rester là-bas dans le jardin bleu : ici nul ne chante. Les songeuses qui sous l'allée couverte passaient et repassaient sans oser traverser la clairière de soleil, les mélancoliques qui chantent pour ne pas pleurer, les solennelles qui ne veulent pas croire à ce qu'elles chantent, et celle venue des bois, dont la voix était comme un mousseron gonflé de buée lunaire ! Mais ici nul ne chante. Le temps des grâces est bien fini ; c'est l'heure d'aller voir dans le pressoir et dans la grange si la récolte a été bonne ; tandis que les gestes, comme la feuille de noyer qui semble avant de tomber peser la

tiédeur autour d'elle, s'attardent et se ralentissent, une voix se lève en nous, si suave et si égale qu'on ne sait plus quand elle a commencé, et déjà le cœur a cessé de redouter son propre bruit, et l'esprit apaisé s'endort sur l'aile du silence, entre l'été et l'hiver, dans une région incomparable.

XIV

D'abord, comme une perle qui rit dans son écrin de velours rose, la légèreté de la joie éclairait le printemps. Puis ce fut quand les grenadiers fleuris brûlaient sur la terrasse, et pareil à une vasque de cuivre Août se creusait dans le plus bel endroit de l'année. Puis tout d'un coup ce fut l'automne ; douceur divine ! en descendant la rue, on entendait, derrière une fenêtre close, un violon chanter.

XV

Comme le prophète qui debout dans les lentisques élève ses mains maigres vers la Jérusalem d'en haut, j'ai eu des désirs qui sans cesse réclamaient leur ciel, et mon âme pour sortir de ses gonds appelait tout haut les anges, comme une femme soulevée par la douleur qui jette le nom de son amant perdu. Mais aujourd'hui mon amour crie vers lui-même ! mon trop beau, mon trop grand amour ! Longtemps je l'avais demandée, cette incorruptible tendresse plus profonde que les paroles ; je l'avais voulu, ce silence ; et j'ai pleuré de joie le jour où, comme un navire qui sent sous lui descendre la marée, j'ai entendu les vieilles volontés de mon être confusément se mettre en marche vers un monde

nouveau. Hélas, félicité qui maintenant me dépasse ! gémississements, balbutiements devant cette grande chose vivante qui s'est logée en moi, cette bondissante, cette inexprimable lumière ! Ne m'abandonnez pas ; pareil à un homme trop riche qui descend se faire des amis dans la foule, voyez comme très pauvrement je vous tends les mains. Ah ! mon cœur est perdu dans l'amour sans bornes, et sa splendeur fait sa souffrance, comme le joueur de violon qui sanglote à sa note la plus pure.

XVI

— Bonjour, Anne.

— C'est toi. Blanche ?

— C'est moi. Et c'est toi aussi, toujours la même, toujours triste. Qu'as-tu ? Tu me rappelles les vieux automnes de notre enfance, quand on se sauvait au moment du déjeuner pour pleurer dans le fond des serres. Ah ! les rues sentaient la corne roussie, les cavaliers avaient passé sous les balcons, les laboureurs partis aux champs avaient laissé toutes les portes ouvertes. " Qui donc, disions-nous, qui donc doit venir ? " Nul ne venait ; notre parole, courant d'échos en échos, n'atteignait même pas le bout du silence... Mais maintenant !

— Quoi, maintenant ?

— Regarde, regarde ! Ne te force pas à ne rien voir ! Les fleurs de soleil sont larges comme des pierres de meules, et tous les oiseaux du presbytère, affolés quand l'Angelus sonne, viennent s'abattre sur elles et becqueter à même ; le jour est doux comme le " Je vous salue, Marie ; " les blés sont hauts, la première

communion a été belle, tout le monde est content. Il n'y a que toi.

— Il n'y a que moi.

— Tu es trop heureuse. Tu t'es vue si heureuse que tu n'as pu tout de suite y croire, et même une fois bien reconnu, bien senti ton bonheur, quand tu le tenais dans la main comme un fruit dont on caresse le duvet, même alors il t'a semblé si formidable que tu lui cherchais sans cesse des raisons, et toute la journée tu disais : Voici pourquoi, et voilà encore pourquoi. Seulement, c'est comme les enfants qui ne peuvent pas compter bien loin : ils vont jusqu'à cent tout d'une traite, en riant, sans reprendre haleine, puis, comme ils voudraient continuer et qu'ils ne savent pas, ils pleurent. Tu pleures depuis l'instant où ton bonheur t'est apparu complet, parfait et plein, sans autres motifs que soi-même ; car, comme celle qui aime en secret, tu interrogeais chaque chose pour entendre parler de lui, mais maintenant elles n'ont plus rien à te répondre, et c'est pour toi comme s'il était mort.

— Peut-être.

— Moi, je ne suis qu'une petite fille. Je chante quand il fait beau. Je chante le dimanche parce que c'est dimanche, et encore le lundi si l'envie m'en prend ; et quand Jacques vient à la ferme, je ne m'empêche pas d'être heureuse...

— Blanche, Blanche, il est bien vrai, tu n'es qu'une petite fille. Il y a autre chose. Blanche, que d'être assise à côté de Jacques tout un soir et de caresser sa barbe en voyant au-dessus de sa tête la plus grosse étoile ; il n'y a pas que de l'aimer lorsqu'il est là. Mais ce grand désir en

nous, comme un enfant qui tend les mains vers la lampe allumée, d'un bonheur et d'une joie durables ! Ce fleuve d'amour qui coule dans nos cœurs, si large qu'il lui faudrait pour s'étaler en paix le lit de l'éternité ! et alors, la détresse d'une voix immense criant sans trouver d'écho ; la peur du lendemain ; ne pas oser croire aux paroles parce qu'elles n'engagent que le présent ; ne pas oser rien faire parce que tout sera défait ; ne pas oser aimer, car on n'aimera pas toujours...

— Tu me fais penser aux fillettes qui ne trouvent jamais belle leur poupée à moins de l'appeler reine.

— Ecoute : quand j'avais quinze ans, j'allais rôder aux lisières des bois, et souvent j'étais seule pendant tout un après-midi ; à quatre heures j'avais faim ; je cueillais des noisettes et j'en mangeais, pensant qu'elles me feraient bien attendre jusqu'au soir ; mais elles ne servaient qu'à me tromper, et l'instant d'après j'avais plus faim encore. Qui me donnera d'être rassasiée ? Ce n'est pas le bonheur qu'il me faut, c'est le rassasiement ; une joie si drue qu'on en mangerait toute la journée et qu'il en resterait pour la vie entière ! Un secret amour si profond qu'il n'entendrait pas le bruit des pendules !

— Je ne comprends pas. J'aime la pendule qui marche, parce que, quand elle s'arrête, c'est comme si l'on était tout d'un coup dans un autre monde.

— Mais le royaume de l'amour n'est pas de ce monde. Blanche.

XII

Les mains des saintes étaient pleines de charpie ; la jeune sœur garde-malade lisait l'Imitation entre deux

espaliers ; le rouge-gorge venait se poser sur l'appui de la fenêtre, et l'on disait que seul de tous les oiseaux il était monté avec le Christ au Calvaire. Les cloches sonnaient. La semaine de Pâques approchait dans les églantines.

O mon enfance, ma longue enfance tiède comme du pain ! Je ne sais trop, Amour, si quand on parle d'elle vous devez encore élever la voix. Non, vos gestes repliés, vos regards les plus purs, et toute votre grande tendresse de prince malade, ne valent rien contre la sainteté de ce temps-là. Je vous aime, Amour ; vous êtes mon frère, et vous êtes pour moi comme un pré bleu fourmillant de rosée, un pré où l'on déroule avec de la rosée au visage ; mais dans ce temps-là c'était bien autre chose ! Il ne s'agissait même pas d'aimer, cela n'eût point suffi à tirer en nous la splendeur du monde qui s'y voulait éperdument répandre ; et certes je ne sais pas ce qu'il fallait, mais tout était pour nous comme une gerbe de foin qu'on porte à deux bras perdue dans son odeur profonde, et les journées étaient si calmes que nos cœurs n'avaient pas besoin de battre plus fort, et la vie ingénue était cependant solennelle, comme les enfants qui en revenant du bois ont aperçu le conciliabule des anges.

Vous ne connaîtrez jamais une telle richesse. Amour, ni une telle simplicité. Vous m'avez sevré de l'amitié des autres hommes, vous m'avez couronné d'orgueil, vous m'avez fait pleurer de douceur. Vous ne me donnerez jamais ce qui me fut donné jadis, cette paix céleste qui fut la mienne, cet immense abandon où l'on n'avait pas besoin de s'offrir pour provoquer une

réponse, mais tout affluait dans nos cœurs comme on dit que jadis, quand les étés étaient plus chauds, les raisins, sans attendre le pressoir, d'eux-mêmes se crevaient dans les vignes ! Qu'on me laisse. Je suis malade. Qu'on n'essaie plus de me rendre heureux !

XVIII

C'est comme une chambre où le soleil a donné, il y reste le goût de la chaleur.

René Bichet.